

Et ce n'était pas tout : en même temps il venait de retrouver l'enfant de Gabrielle. Il n'avait qu'un mot à dire, une accusation à porter, et au bout de quelques jours, à la suite d'un double procès civil et criminel, qui aurait un immense retentissement, l'enfant volé à Asnières serait rendu à sa mère.

Morlot voyait tout cela, et la réputation que cette cause célèbre allait lui faire. Certes, jamais, dans ses pensées ambitieuses il n'avait rêvé un pareil triomphe.

Le contentement de pouvoir se dire : Je suis habile, adroit, et la joie de son succès devaient l'éblouir.

Eh bien, non, ni ce contentement, ni cette joie n'étaient complets. Morlot avait longuement réfléchi, médité, et il était sous le coup d'une grande perplexité. Au lieu de rentrer à Paris avec l'air superbe d'un triomphateur, il était soucieux et plus sombre qu'il ne l'avait jamais été.

Homme du devoir, ce qu'il avait à faire était tout tracé ; mais devant lui se dressait une femme jeune et belle, la marquise de Coulange, la protectrice des pauvres, des orphelins, de tous les déshérités, dont partout, à Coulange, à Miéran et ailleurs, le nom était acclamé et béni.

Et en face de cette apparition, qu'il essayait vainement de repousser, l'agent de police restait indécis ayant d'un côté le devoir impérieux qui le poussait, de l'autre une terreur inconnue qui s'emparait de lui et l'arrêtait.

A chaque instant il répétait :

— Est-elle coupable ? Est-elle victime ?

Il s'étonnait de sentir en lui de la pitié pour cette jeune femme riche, qu'il n'avait jamais vue, une pitié assez grande pour le rendre hésitant et empêcher de parler trop haut, une voix intérieure qui lui disait : Gabrielle souffre, tu dois lui rendre son enfant, tu l'as promis !

Quand, avant de rentrer chez lui, Morlot passa devant la préfecture de police, il s'arrêta et resta un moment immobile, les yeux mornes, ayant l'air de rêver.

— Non, murmura-t-il, pas encore.

Et il poursuivit son chemin.

Maintenant, cet homme intègre et juste, qui n'avait jamais transigé avec sa conscience, ce lutteur acharné contre le mal, cet homme avait des scrupules pour accomplir son devoir, comme un autre pour commettre une mauvaise action.

C'est dans cette situation, ayant dans la tête toutes sortes de pensées confuses et contradictoires, qui se heurtaient tumultueusement, qu'il arriva chez lui.

Il embrassa sa femme silencieusement, mit sa canne dans un coin, accrocha son chapeau à une patère, et s'assit sans avoir prononcé une parole.

Mélanie le regardait avec surprise. Elle s'était assise à côté de lui, mais elle n'osait pas l'interroger.

Cependant, au bout d'un instant, il lui dit :

— Ce sont de bons parents, ces Blaisois de Coulange ; ils m'ont fait une véritable fête. J'ai couché à Miéran et j'y ai déjeuné ce matin. La famille va bien ; toutes les personnes que j'ai vues m'ont demandé de tes nouvelles.

— Sous ce rapport, tu es satisfait de ton voyage ?

— Très satisfait.

— Et... pour le reste ? l'interrogea-t-elle d'une voix hésitante.

Il garda le silence.

— Ainsi, reprit-elle, c'est encore une déception.

Morlot fit un mouvement brusque. Puis, la regardant avec un air singulier.

— Mélanie, dit-il lentement, Gabrielle n'a pas été trompée par son cœur ; c'est bien son fils, l'enfant volé à Asnières, qui porte le nom d'Eugène de Coulange.

Mélanie parut interdite.

— Es-tu sûr de ce que tu dis ?

— Oui ! aussi sûr que c'est en ce moment le jour qui nous éclaire.

— Ainsi, tu as des preuves ?

— Des preuves ! j'en ai trop et elles sont accablantes, terribles. Sous leur poids, continua-t-il avec un accent étrange, moi-même je suis comme écrasé. Écoute : j'ai vu l'acte de naissance de l'enfant ! Il est bien dit que l'enfant est né du marquis et de la marquise de Coulange. Cette déclaration constitue déjà, à elle seule, un petit crime qui vaudra à son auteur un certain nombre d'années de travaux forcés. Qui a fait cette fausse déclaration ? Sosthène de Perny, le frère de la marquise de Coulange. Cette déclaration dit encore que l'enfant est né le 20 août à cinq heures du matin, tu entends, Mélanie, le 20 août !

— Oui, j'entends bien ; mais cette date peut n'offrir qu'une coïncidence singulière.

— Certainement. Mais après avoir été à la mairie, je me suis rendu au château. J'ai eu la chance de trouver seule madame Burel, la femme du jardinier ; et avant l'arrivée de son mari, qu'on alla prévenir de ma visite, j'eus le temps de la faire causer. Comme

on enlève une tache de boue avec de l'eau, ses paroles ont fait disparaître tous mes doutes. Voici, du reste, ce qu'elle m'a appris...

Et Morlot raconta à sa femme la conversation entière qu'il avait eue avec la femme du jardinier.

— Et bien ! lui dit Morlot, crois-tu ?

— Oui, je crois, répondit-elle d'une voix oppressée.

— Examinons ensemble comme les preuves s'accumulent pour faire jaillir la vérité.

Ainsi, au château de Coulange, comme à Paris, la marquise reste enfermée dans sa chambre, ne sort jamais, ne se montre à personne et ne parle même pas à ses domestiques. Appuyons surtout sur ce point qu'elle n'a pas de femme de chambre ; c'est madame de Perny, c'est sa mère qui joue ce rôle auprès d'elle. Il est évident que ne se montrant à personne, ne permettant à personne de l'approcher, elle se cache.

Le 19 août, dans la matinée, M. de Perny arrive au château à l'improviste. Que vient-il faire ? Il vient annoncer à sa mère et à sa sœur l'état de la jeune femme d'Asnières. Sa sœur et sa mère averties, M. de Perny retourne précipitamment à Paris.

Dès que son fils est parti, que fait madame de Perny ? Elle appelle les domestiques et leur donne congé à tous pour le reste de la journée et toute la journée du lendemain. Ainsi, c'est au moment où plus que jamais on va avoir besoin de leurs services, que madame de Perny les envoie s'amuser à Paris.

Il est établi que, pendant plusieurs mois, la marquise a été très-souffrante, malade même, et jamais aucun médecin n'a été mandé près d'elle. Sont ce des preuves, cela ? N'est-ce pas limpide ? Ah ! les coupables pouvaient supposer leur secret bien caché et se croire pour toujours à l'abri du châtimement.

Oui, reprit Morlot après un moment de silence, il était bien caché, ce secret. Je le reconnais, ce n'est pas moi qui l'ai découvert, c'est Dieu qui me l'a montré du doigt, en faisant dormir Gabrielle.

— C'est vrai, dit Mélanie, qui avait écouté son mari avec la plus grande attention et sans l'interrompre.

Morlot s'était levé et marchait fiévreusement dans la chambre.

— Et maintenant, mon ami, que vas-tu faire ? lui demanda Mélanie.

Il s'arrêta brusque, et, se rapprochant de sa femme :

— Je n'en sais rien, répondit-il d'un ton presque farouche. Je ne sais ce qui se passe en moi ; depuis hier je ne suis plus le même homme. Mélanie, il me semble que je n'ai plus le sentiment de mon devoir. Je suis comme un voyageur égaré, perdu dans la nuit sombre. Je connais les coupables, je les tiens ; je n'ai qu'à étendre la main pour qu'ils soient écrasés. D'un autre côté, il y a cette pauvre enfant, Gabrielle... Après avoir tant souffert, elle ne demande pas vengeance, mais elle réclame son enfant. Et quand, après l'avoir si longtemps cherché, je le trouve enfin, j'ai peur de dire : Le voilà, prenez-le !

Voyons, qu'est ce qui m'arrête ? Est-ce que je n'ai plus de cœur ? Est-ce que je deviens fou ?

Il resta un moment silencieux, serrant sa tête dans ses mains.

— Ah ! reprit-il d'une voix éreuse, je suis épouvanté ! Que faire ? Entre cette mère qui réclame son enfant et cette jeune marquise de Coulange qui est si bonne.

Mélanie se jeta à son cou et l'embrassa.

— Ah ! comme je t'aime ainsi ! s'écria-t-elle.

— Hein, que veux-tu dire ? fit-il étonné.

— Je veux dire que tu es bon et généreux. Morlot, je te trouve grand, je t'admire ! ajouta-t-elle avec enthousiasme.

Il secoua la tête et, la repoussant doucement :

— Je ne comprends pas, dit-il.

Mélanie se redressa les yeux étincelants de bonheur.

— Quoi ! répliqua-t-elle, tu ne comprends pas que ta femme soit fière de toi ?... Va, quand j'ai aimé l'agent de police Morlot, je savais quel noble cœur battait dans ta poitrine d'honnête homme ! Tu parles de ton devoir ? Ah ! ce n'est pas le sentiment du devoir qui s'est éteint en toi, mais il y a dans ton cœur un autre sentiment qui t'émeut, qui parle à ta raison et bouleverse tout ton être.

Oui, tu as découvert les coupables, ils sont en ta puissance et tu peux les frapper. Mais tu es hésitant, tu t'arrêtes. Veux-tu que je te dise pourquoi ? Ce n'est pas parce que tu manques de force pour accomplir ton devoir, c'est parce que tu es avant tout un honnête homme !

Morlot, si, prêt à livrer les coupables à la justice, tu t'arrêtes ! c'est que tu as peur, en les frappant, de toucher à des innocents !

L'agent de police saisit une des mains de sa femme.

— Eh bien, oui, dit-il, tu as deviné, et tu viens de me dire ce qui se passe en moi. C'est elle qui m'arrête, la marquise... Sans cesse je m'adresse cette question : Est-elle innocente ou coupable ? Mélanie, conseille-moi, guide-moi ; je t'en prie, dis-moi, quel est mon devoir, montre-moi le chemin que je dois suivre.

La jeune femme sourit, puis répondit :

— Cherchons-le.